

En rentrant à la maison, je fis encore une autre victime, et cette fois, c'est le veuf qui prit sa volée, sans s'inquiéter si sa compagne en avait bien pour son compte. Ingrat comme les hommes !

J'ai tué d'autres canards, depuis cette mémorable matinée; mais jamais je n'ai éprouvé d'aussi agréable sensation.

J'ai bien réfléchi là-dessus depuis, et je suis arrivé à cette conclusion qu'après tout, je n'avais que suivi l'exemple de tout le monde, en me sentant si orgueilleux d'un premier succès. Tout le monde a tué son premier canard dans la vie, et que celui qui n'est pas coupable me jette la pierre.

Plusieurs des lecteurs de *L'Opinion Publique* ont lu l'histoire d'une heureuse famille, par Gustave Droz, sous le titre de *Monsieur, Madame & Bébé*. Il y a là un chapitre qui m'a rappelé mon canard. Il a pour titre "La première culotte." Il s'agit d'un bambin qui abandonne la jupe de ses premiers mois pour endosser l'inexpressible qui indique de quel côté est la toute puissance. Il se pavane au milieu du salon, les mains dans ses poches, s'imaginant déjà voir à son côté le sabre de son père. Cette première culotte est toute une révolution dans son existence; il ne croit plus être enfant; s'il n'est pas encore un homme, du moins il est habillé à son image.

Tout succès nouveau nous porte un peu à jouer au paon. Ces choses-là ne s'oublient pas; elles portent un caractère. Demandez si le journaliste ne se rappelle pas au coin de quelle rue il a reçu les premiers compliments pour avoir dit que le rédacteur de l'autre feuille avait tenté d'empoisonner son père et sa mère.

Après vingt ans de pratique un avocat vous dira exactement la quantité de sucre qu'il a mise dans le verre de gin qu'il a cru devoir s'offrir en sortant de gagner sa première cause. Il n'a rien oublié de ce qui s'est passé en cette célèbre journée.

Pendant quinze jours, je me suis endormi au récit répété tous les soirs, d'une cause de *certiorari* dans laquelle mon compagnon de chambre n'avait eu pourtant qu'un succès d'estime.

Il n'y a qu'un premier discours au Parlement qui peut se déraciner de la mémoire d'un député, et c'est entièrement la faute de celui-ci. Quand un homme en est arrivé à rechercher les honneurs parlementaires, tous les sentiments sont émoussés, toutes les illusions sont disparues, le bouquet de la jeunesse et de l'ambition s'est depuis longtemps évaporé. Il en a trop vu pour croire que "c'est arrivé." Il est devenu un homme sérieux, et tout le bagage d'idées plus ou moins poétiques dont on l'avait affublé à son départ, a été laissé aux différentes stations de cette tourbillonnante locomotion qu'on appelle la vie. C'est vraiment dommage, la grammaire se trouve souvent dans cet excédant renvoyé au rebut.

Un premier succès est toujours un encouragement; mon premier canard m'a créé sportsman, et m'a inspiré tous les principes, les devoirs et même les délicatesses du métier. Le sport ne consiste pas seulement à tuer, quoiqu'on le croie généralement dans notre pays où les véritables notions de l'ancienne gentillesse sont si fort obliérées. La chasse doit être une guerre avec ses règles de courtoisie et son code de politesse. Il faut traiter le gibier avec tous les égards dus à son rang, et le combattre à armes courtoises. Les sportsmen d'outre-mer tuent l'ours avec un épéu et le cerf avec une dague; on se mesure corps à corps; on n'envoie pas une balle au pauvre animal en se cachant derrière un mur à cinquante pas de distance. La plume se tue au vol; l'oiseau a pour lui sa vitesse et l'espace. C'est un duel dans lequel on donne à chaque adversaire tous les avantages possibles.

Je ne veux pas dire qu'on aille jusqu'à se serrer la main, surtout s'il s'agit d'un lion ou d'un éléphant, mais il est au moins nécessaire que le danger couru, la fatigue supportée ou l'habileté et la patience déployées, permettent au chasseur de se dire à lui-même que tout le monde n'en aurait pas fait autant. Voilà le côté intéressant de la chasse, et les bons résultats du sport.

Je connais des gens qui chassent le canard avec un bœuf. Il font marcher l'animal devant eux pour approcher plus facilement du gibier qui, connaissant le caractère pacifique de ce ruminant, le voit approcher sans crainte et continue sa causerie absolument comme si de rien n'était. Car le canard est très-causeur de son naturel. Un de mes amis qui faisait usage de cet extraordinaire engin de guerre en a été guéri pour toujours. Ce bœuf avait évidemment honte du traître rôle qu'on lui faisait jouer, et durant deux heures, chaque fois qu'il arrivait à bonne portée, il ne manqua pas une seule fois de se précipiter dans la mare qui devait servir de tombeau à ces trop confiants volatiles, et à leur faire prendre la fuite. La deuxième journée, rendu furieux par une nouvelle tentative, l'animal commença par allonger un solide coup de pied dans le ventre du chasseur qui est rentré sans avoir pris autre chose qu'une courbature. Je trouve

que ce bœuf a bien mérité de la gent ailée, et quand je serai plus intime avec elle, je propose qu'il lui soit présenté une adresse avec un jonc d'honneur.

Tout se tient étroitement dans le monde des caractères; celui qui met des appeaux pour tromper le gibier aura moins de scrupule à tromper son prochain; le braconnier tend ses filets en même temps contre le lièvre et contre le garde-chasse, et il tuera le second sans guère plus de remords que le premier.

Le sport est une occupation digne d'encouragement. Elle exige et donne l'habitude de plusieurs qualités précieuses; la patience, le silence, le courage, l'endurance. Il est réellement à regretter qu'on ne tire pas meilleur parti des ressources que nous offre notre pays. La constitution physique et morale du jeune Canada s'en trouverait mieux. Les traditions ne nous font pourtant pas défaut pour cela. Nos ancêtres faisaient en même temps le coup de feu contre les sauvages, les ours et les originaux.

Mes lecteurs un peu soupçonneux et peu disposés encore à la conversion trouveront probablement que je prends bien des airs parce que j'ai tué un canard: ils ont peut-être raison. Je m'empresse de mettre ici un point final!.....mais à mon premier ours, ils sont assurés que je leur infligerai un autre récit.

LE MONUMENT STE. FOYE

Là toute inimitié s'efface sous la pierre,
Le dernier souffle éteint la haine dans les cœurs;
Et le vent des vaincus y mêle la poussière
A la poussière des vainqueurs.

LAMARTINE.

I

Salut à toi, salut, ô modeste colonne,
Qui portes sur ton front le torse de Bellone,
Dont l'humble chapiteau fait courber le passant,
Parle au cœur du poète, avec tant d'éloquence,
Et devant lui déroule une épopée immense,
Ecris, un jour, avec du sang!

Toujours j'aime à venir, sous un ciel sombre ou rose,
Fouler le gazon où ton pied d'airain repose,
Jadis témoin de tant de bravoure et d'efforts;
Car là je crois ouïr, abîmé sous l'extase,
Indécise rumeur qui monte de ta base,
La voix de tous nos héros morts!

Car, comptant un par un, tous nos titres de gloire,
Sur ton socle je lis toute la belle histoire
De mon pays, pour qui j'ai souvent maint souci;
Car dans la voix du vent, dans l'hymne des fontaines,
Dans le chant des oiseaux, dans les clameurs lointaines
Du farouche Montmorency,

Je crois ouïr le bruit du clairon des alarmes,
Les éclats du canon, le cliquetis des armes,
Des fiers triomphateurs les cris victorieux
Dont les échos lointains exaltent ma pensée.
Oùir les plus beaux chants de la sainte odyssée
De notre passé glorieux!...

II

Plus d'un siècle avait fui, depuis le jour néfaste
Où l'immortel Cartier joyeux, enthousiaste,
Toucha nos bords fleuris, pour la première fois,
Où remplissant d'émoi l'indigène sauvage,
L'étendard de la croix flotta sur ce rivage,
Et fit tressaillir nos grands bois!

Depuis longtemps Québec dressait sa tête altière:
Stadaconé dormait dans l'oubli légendaire.
Souvent du soc le sol avait subi l'affront;
Et sous le bras puissant de nos missionnaires,
Les enfants indomptés des forêts séculaires
Avaient enfin courbé le front!

Bien des fois, sous le ciel de la vierge Amérique,
Le pauvre Canadien, le soldat homérique,
Avait quitté ses champs pour voler aux combats;
Mais toujours le triomphe avait suivi la lutte,
Chaque fois il était revenu dans sa lutte
Avec des lauriers sous ses pas!

En vain leurs ennemis, plus forts qu'eux par le nombre,
Avaient cent fois tenté de faire entrer dans l'ombre
Nos vaillants défenseurs et leur noble drapeau,
Avaient cent fois tenté de forger une chaîne...
Dans ces jours orageux, toujours l'énorme chêne,
Tomba plutôt que le roseau!

Parfois, lorsque le sort inconstant et sévère
Semblait vouloir trahir les preux que je révère,
Une voix leur soufflait: Courage, je suis là!.....
Et l'ange du pays, dans l'éternelle aurore
Inscrivait *Oswego!* deux noms plus grands encore:
Carillon! Monongahéla!

Mais l'heure approchait où pour payer l'avanie
D'un monarque, la France allait être punie;
La mesure était comble et devait renverser.
Pour nous chaque victoire était infructueuse.
Un ouragan couvait... son aile impétueuse
Allait bientôt nous terrasser.

III

Enfin l'heure sonna. Trompant la vigilance
Des grenadiers français trop pleins de confiance,
Marchant à la faveur de la plus sombre nuit,
Wolfe, à l'aube, a rangé ses troupes en bataille
Brûlantes du désir d'affronter la mitraille,
Ivres de vengeance et de bruit.

Surpris par lui, Montcalm, à cette heure funeste,
Sans ses drapeaux rassemble à la hâte le reste

De ses braves lutteurs épargnés par le sort;
Et puis, encourageant les cœurs de sa parole,
Sur son coursier plus prompt que la rafale il vole
Où s'étend l'aile de la mort.

Le signal est donné. Comme un vaste incendie
En hurlant, la mêlée, en un clin-d'œil grandie,
Etreint les régiments dans un cercle de feu,
Le canon aux abois crache des flots de soufre
Et la plaine soudain devient un large gouffre
Caché sous un tourbillon bleu.

Déployant dans les airs ses ailes enflammées,
Voilé par un brouillard, l'archange des armées
Semble lutter pour nous..... mais aussitôt hélas!
Il a tourné les yeux vers la horde étrangère:
Au même instant, Montcalm a fermé sa paupière
Sous le doigt glacé du trépas!

C'en est fait: par le nombre et la force pressée,
Notre armée héroïque est enfin écrasée:
Et Wolfe expirant voit vaincre sa légion...
De ce moment la France enlève à sa couronne
Le plus riche joyau qui maintenant rayonne
Au diadème d'Albion.

IV

Près d'un an est passé. Sur cette même plaine
Qui vit fuir les géants dont ma pensée est pleine,
Un combat olympique est encore engagé.
D'un côté, c'est Murray, l'illustre capitaine,
De l'autre Lévis qui veut dans sa noble haine,
Que l'honneur français soit vengé.

Choc sanglant! des soldats de l'une et l'autre armée,
On dirait des démons à travers la fumée,
Tant leurs élan sont grands, leurs coups audacieux.
Voulant vaincre à tout prix ils vont le front tantassé,
Et leurs cris prolongés volent dans la bourrasque
Et s'élèvent jusques aux cieux!

Et joignant ses rumeurs à leur clameur farouche
Le bois voisin se plaint sous le vent qui le couche,
La foudre retentit ainsi qu'un lourd marteau,
Et le ciel en courroux, ouvrant ses cataractes,
De ce drame voulant cacher les derniers actes,
Inonde l'immense plateau.

Mais quel chant tout à coup a vibré dans l'espace,
Plus fort que l'aboiement de l'ouragan qui passe,
Et plus doux qu'un soupir de feuille qui bruit?
Est-ce la voix... Bravo! c'est un chant de victoire!
Pour la France adorée, aux fastes de l'histoire!
Un nouveau triomphe est inscrit?

V

Mais pour elle ce fut le dernier sur nos plages.
Aussitôt le destin écrivit sur ses pages,
Et la Pompadour eut raison de nos héros;
Et, triste sort! malgré la revanche éclatante
De Lévis, il fallut céder à la tourmente,
Nous courber devant nos bourreaux.

Nous reçûmes le joug. La dernière espérance
De nos pères, hélas! le drapeau de la France
Repassa l'Océan pour ne plus revenir!...
Oh! qui pourra jamais dire l'angoisse extrême
De ces pauvres vaincus n'osant alors pas même
Lever les yeux vers l'avenir!

Comme Israël tombé pleurant toujours Solyme,
Comme la verte Erin, cette noble victime,
Le Canada souffrait les plus noirs attentats.
En dépit des traités de nos vainqueurs, les traîtres!
Il nous fallait ramper devant ces nouveaux maîtres,
Traîner le boulet des forçats.

Quelquefois nos tyrans relâchaient nos entraves,
Et nous disaient: Allons, vous n'êtes plus esclaves,
Désormais vous aurez comme nous liberté!...
Un doux rayon d'espoir perceait soudain notre âme,
Nos cœurs ravis brûlaient d'une magique flamme,
Nous reprenions notre fierté!

Comme en un soir obscur, quand gronde au ciel l'orage,
Pour son fils attardé redoutant le naufrage,
La mère du pêcheur, assise au bord de l'eau,
Découvre, avec transport, sur la houle sauvage,
La voile d'un esquif, qui revient au rivage,
Comme une aile blanche d'oiseau:

De même, le regard vers la mère-patrie
Que l'on aimait toujours avec idolâtrie,
On croyait découvrir à l'horizon lointain
Les voiles d'une flotte au brillant équipage
Ramenant le bonheur chassé de notre plage,
Devant le glaive du destin.

Mais hélas! aussitôt, ainsi que sur le sable
S'effacent aux baisers de l'onde insaisissable
Les dessins griffonnés par la main du penseur,
Disparaissait pour nous ce décevant mirage,
Et le géllier saxon reprenait, dans sa rage,
Le rôle infâme d'oppresser.

VII

Longtemps, longtemps dura l'affreuse tyrannie.
Car Albion trompée épousa son génie
A nous faire vider, comme à Napoléon,
Le calice rempli de sa haine implacable;
Mais il vint une époque où l'agneau misérable
Se changea soudain en lion!

Alors, pour nous défendre, on vit une poignée
De laboureurs armés d'une vieille cognée
Ou d'un méchant mousquet, oser tous se ranger
Contre les bataillons d'une armée, ô mystère!
Pour ne pas se soumettre aux vœux de l'Angleterre
Contents se laisser égorger!

Comme les fiers enfants de la vieille Vendée,
Ils ont rougi de sang leur terre fécondée,
Ils ont rendu sacrés la corde et l'échafaud!
O Chénier, Cardinal, Lormier, fous sublimes,